Cotte, Pierre, Langage et linéarité

Catherine Détrie

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1983>

DOI : [10.4000/praxematique.1983](https://doi.org/10.4000/praxematique.1983)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 10 janvier 1999

Pagination : 222-226

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Catherine Détrie, « Cotte, Pierre, Langage et linéarité », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 33 | 1999, document 8, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1983> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1983>

Pierre COTTE (éd.)

LANGAGE ET LINÉARITÉ

1999, Presses Universitaires du Septentrion.

Cet ouvrage rassemble des contributions variées tant par la langue choisie comme support de la démonstration (anglais, français, allemand, latin) que par les aspects sous lesquels est envisagée la notion de linéarité, notion fédératrice

de l'ouvrage. On sait que la linéarité est une des propriétés fondamentales du langage, les phonèmes, les mots, les phrases, les discours étant ordonnés de façon linéaire : la succession linéaire des événements linguistiques apparaît comme la condition même de leur expression, la chaîne parlée étant de la sorte définie comme une suite ordonnée de constituants : la linéarité est une propriété physique du langage. Parler de linéarité, c'est nécessairement introduire une dimension temporelle dans la parole (la linéarisation implique une épaisseur temporelle).

L'ouvrage présente trois parties. La première regroupe les contributions qui articulent linéarisation et structure de la langue. Dans ce cadre, P. de Carvalho s'interroge sur l'indépendance du structurel, l'extériorité du langage et de l'appareil grammatical des langues, par rapport au temps où s'accomplissent les productions, thèse avancée par les écoles structuralistes. Pour Carvalho, au contraire, une grammaire peut interioriser du linéaire, représenter un état momentané d'un effort de linéarisation, constituant à « réduire tout contenu d'expérience à une perspective temporelle linéaire, (sub)ordonnée à la position initiale que "moi" tend, de plus en plus dans cette hypothèse, à s'attribuer, en tant que principe actif de l'existence formelle, mentale, du réel, saisi et reconstituit sous forme d'énoncé ». Il montre ainsi que l'anglais est beaucoup plus linéarisé que le français, ou *a fortiori*, que le latin.

P. Cotte explore l'ordre des déterminations (auxiliaires et suffixes portés par le verbe lexical) dans le syntagme verbal de l'anglais. La détermination se manifeste pour partie par une insertion entre le sujet et le verbe, inversant l'ordre logique (elle devrait suivre le verbe lexical dans la hiérarchie référentielle), et pour partie dans un suffixe porté par le verbe lexical. Selon lui, les déterminations insérées forment un continuum motivé, réorganisant la linéarité primitive en reliant un pôle subjectif à un pôle objectif.

G. Girard montre que la linéarité syntaxique va à l'encontre de la linéarité événementielle dans de nombreuses propositions infinitives en anglais contemporain. Enfin, C. Delmas réfléchit aux constructions prépositionnelles ($b + of + a$), à génitif ($a + 's + b$), ou de type $a \emptyset b$ (*The Thatcher legacy*). L'auteur s'interroge sur les effets intersubjectifs des modes de structuration sélectionnés : ainsi la construction $b + of + a$ souligne la capacité de repérer le référent dans l'extralinguistique, *of* se donnant comme un signe d'asymétrie intersubjective. Le génitif manifeste une connivence, focalise l'intérêt sur le repéré. Avec $\emptyset$, la syntaxe réduite à sa plus simple expression fait l'économie de toute explicitation. Elle est en relation avec un fort degré d'information : l'ordre est indice que l'amont permet cette syntaxe minimale.

La deuxième partie met en relation linéarité et position syntaxique. M.-N. Gary-Prieur montre en particulier que les constructions $D + Adj + Np$ et

Np + D + Adj (*La fidèle Sophie / Sophie la fidèle*) déterminent des orientations différentes du discours, la présentation du référent n'étant pas la même selon que l'on utilise l'une ou l'autre construction. C. Hybertie étudie le rôle joué par la linéarité dans le fonctionnement de *tel*, morphème de « pure disponibilité ». Son travail montre à quel point linéarité, structuration syntaxique et sens des opérateurs grammaticaux sont étroitement imbriqués. La caractéristique de tous les emplois de *tel* est l'indétermination (qu'il soit prédéterminant, adjectif qualificatif, marqueur de consécution, marqueur d'intensité d'une propriété, intégré à une locution de finalité du type *de manière telle que*). L'organisation linéaire joue un rôle fondamental pour ce que l'auteur appelle des morphèmes de pure disponibilité comme *tel* : ces derniers construisent des valeurs dans et par le déroulement du discours. Ainsi, en emploi de prédéterminant, *tel* tire son indétermination de sa valeur fondamentale de pure disponibilité. Quand il est adjectif, il renvoie à un élément antérieur qui lui sert de repère, et grâce auquel la propriété qu'il véhicule en tant qu'adjectif peut être déterminée. Si, par contre, il n'y a pas de repère antérieur, *tel* exprime alors le haut degré : autrement dit, sa valeur syntaxique et sémantique est fonction de sa position syntaxique.

Cette dernière implique-t-elle des valeurs constantes ? Cette question sous-tend trois contributions, celles de P. Cappeau et H. Hamzé (qui étudient tous deux la position du sujet respectivement dans les phrases française et arabe), et celle d'A. Rousseau. Le premier estime que le sujet postposé ne possède pas un sens invariant. Les deux derniers considèrent au contraire que les positions observables dans le linéaire correspondent à des valeurs constantes.

La troisième partie articule les systèmes linéaire et non linéaire. B.-N. Grunig s'intéresse à la délinéarisation / restructuration qui a nécessairement lieu dans le cadre du « reformatage » effectué par le destinataire, lors de l'interprétation du message qu'il reçoit, et fait l'hypothèse d'une transformation de la structure linguistique initiale (oubliée dès que le message transmis est mémorisé) en « potentiel mémoriel » plus durable et dynamique.

N. Baty, réfléchissant au processus de création ou de réception du texte littéraire, et le décrivant comme un système dynamique non linéaire, le met en rapport avec la notion de *chaos déterministe*, empruntée aux sciences dures, et qui rend compte précisément des systèmes dynamiques non linéaires. Le texte littéraire s'avère, de son point de vue, un système évolutif ayant sa dynamique propre (les variations dans la réception d'un texte au fil des âges en sont à ses yeux une preuve).

Francis Edeline clôt l'ouvrage avec une étude d'un poème visuel d'Apollinaire *Il pleut*, et montre que le calligramme cumule les effets de linéarités plurielles, visuelle et linguistique.

Cette description du contenu de l'ouvrage, qu'on vient d'effectuer rapidement, montre combien la question de la linéarité, pour les auteurs, est en relation avec la production de sens. Le grand mérite de *Langage et linéarité* est de s'attacher non seulement à explorer la notion de linéarité, mais surtout à l'articuler, d'une part au sens, d'autre part au non linéaire. Cette attitude face à la linéarité est tout à fait novatrice et bienvenue. En effet, la notion de linéarité — un des deux caractères primordiaux du signe, selon Saussure, avec l'arbitraire — n'avait pas, jusqu'à cet ouvrage, impulsé de réflexion sémantique globale : généralement perçue comme une contrainte objective (purement physique), ne méritant guère l'attention du linguiste, elle a été l'éternelle oubliée, par rapport à l'autre aspect du signe, lui, abondamment développé : l'arbitraire.

Cette exploration d'une donnée concrète, à laquelle nulle production linguistique (écrite ou orale) n'échappe, ne peut, au contraire, que retenir l'attention de qui s'intéresse de près aux praxis linguistiques concrètes, et au rapport entre production de sens, développement linéaire et positions syntaxiques. Dans ce cadre, la linéarisation apparaît comme la contrainte concrète, travaillant à la mise en forme de la signifiante, dans le temps de l'à-dire, qui aboutit à un énoncé, c'est-à-dire un produit nécessairement linéaire.

La contrainte physique de la succession ordonnée, qui impose à la production de sens sa mise en forme linéaire, la modèle-t-elle ? La linéarité, qu'elle opère au niveau syntagmatique, phrastique, ou textuel, est-elle en relation avec / détermine-t-elle une structure sémantique au sein de laquelle les outils linguistiques peuvent faire sens ? Toutes ces questions sont abordées par des biais divers dans *Langage et linéarité*. L'hétérogénéité des réponses (quelquefois en totale opposition) proposées par les divers chercheurs montre combien cette question de la linéarité est cruciale dans le cadre d'une linguistique de l'énonciation.

Cette contrainte primordiale du langage qu'est la linéarité, si elle est appréhendée dans le temps du dire (la parole se déroule dans le temps, c'est-à-dire dans un espace à une seule dimension, impliquant du temps pour sa réalisation concrète), est sous-tendue, dans le temps de l'à-dire, par un travail de transformation d'une organisation non linéaire du système référentiel (nous ne percevons pas les entités extralinguistiques en succession, mais en simultanéité) en système linguistique linéaire : la perception en simultanéité des entités extralinguistiques est ainsi transformée en successivité linguistique. Ce passage d'un système à l'autre effectué par les sujets parlants est à la fois un appauvrissement considérable, et la condition même du langage de pouvoir représenter la réalité extralinguistique, puisque une poignée de phonèmes et quelques milliers de mots (et la multiplicité des combinaisons possibles) leur permet de dire à peu près tout. La praxématique défend l'idée que la linéarisation, en réduisant les

potentialités signifiantes, en les soumettant à sa propre contrainte, est un travail concret sur la signifiante qui participe à la production de sens. La parole, qui se construit concrètement dans la contrainte de l'ordre syntagmatique (*in praesentia*), est, de notre point de vue, le résultat d'une interaction dialectique entre le réel perçu (non linéaire) et le langage (qui permet de le linéariser), d'une part, entre les deux ordres du langage, paradigmatique (*in absentia*) et syntagmatique, d'autre part. L'ordre syntagmatique, à nos yeux, conserve nécessairement les traces des opérations qui le sous-tendent. Les auteurs de *Langage et linéarité* le montrent explicitement.

Catherine DETRIE
ESA CNRS 54 75
Montpellier III.